Denis Monette

Pauline Pinchaud, servante

Tome 2

roman

10 SUR 10

Denis Monette

Pauline Pinchaud, servante

Tome 2

Roman

À Roxane et Michel,
avec ma plus vive affection.

Prologue

Lundi, 12 septembre 1949, Pauline Pinchaud sonnait à la porte d'une résidence cossue du quartier Rosemont. À ses pieds, sur le perron, sa grosse valise et, juste derrière, posés là par le chauffeur de taxi qui l'avait conduite, deux sacs à poignées remplis d'objets personnels. Une fois de plus servante, avec des gages de sept piastres par semaine, logée, nourrie, blanchie. C'était par le biais des petites annonces du journal que Pauline avait trouvé cet emploi. Sans références, c'était Jovette qui, se faisant passer pour sa patronne, l'avait fortement recommandée à madame Crête. Pauline avait été forcée de partir, de quitter le logis de Jovette. Sans travail, sans ressources, elle ne pouvait assumer seule le paiement du loyer jusqu'au mois de mai de l'année suivante. Jovette, qui comptait emménager dans sa maison nouvellement acquise avec Carmen vers le 15 septembre, avait sommé Pauline de quitter les lieux quelques jours avant. Elle avait réussi, avec l'accord du

propriétaire, à sous-louer son logis à un jeune couple qui venait tout juste de se marier. Jovette était plus que fébrile à l'idée de posséder sa maison, « leur » maison en comptant l'apport de Carmen, et de s'installer dans ce nid douillet avec sa compagne pour y vivre des jours heureux. Pauline, la mine défaite, l'avait embrassée sur la joue le matin de son départ et Jovette, quelque peu chagrinée, lui avait dit : « Bonne chance, ma grande. Avec tout c'qui s'est passé, y'est temps pour toi de r'partir à neuf. Pis, on s'perdra pas d'vue, Pauline. J's'rai toujours là si t'as besoin d'moi… » Pauline avait hoché la tête, incapable de répondre, essuyant de son gros pouce une larme tombée dans la raie de son buste. Puis, ses bagages installés dans le coffre du taxi, elle avait jeté un dernier regard en direction du deuxième étage et fait un léger signe de la main à Jovette qui, frileuse, se recroquevillait les épaules entre les mains.

Pauline Pinchaud, décemment vêtue, frisée, fardée, appuya sur la sonnette de la maison qui allait l'accueillir. Et ce, sans aucune appréhension, elle savait exactement où elle allait. Madame Crête l'avait déjà reçue pour une brève entrevue et Pauline avait accepté l'offre de peur de ne rien trouver d'autre. Madame Crête, petite femme sèche et maigre aux cheveux gris, ne lui était pas apparue des plus aimables. Mariée à un entrepreneur en construction, elle tentait de se donner des allures de femme du monde. Mais Pauline, pas sotte sans être instruite, avait vite remarqué que cette femme avait été élevée dans la « potée » et que, malgré ses efforts de prononciation, les racines plébéiennes l'habitaient encore. Surtout quand elle avait dit à Pauline : « Mon homme voyage beaucoup, vous l'aurez pas souvent dans les jambes. » Pour une femme de riche, c'était plus que pauvre comme vocabulaire. Toutefois, la chambre qui lui était destinée était grande et confortable, avec une belle fenêtre donnant sur

la rue et un appareil de radio juste pour elle. La maison étant vaste, Pauline savait qu'elle allait travailler ferme avec la mère Crête sur les talons, mais elle aurait un chez-soi. Pour un bout de temps, du moins. Et ce, même si madame Crête, la regardant de haut en bas, lui avait demandé : « Vous ne mangez pas comme un ogre, au moins ? » Pauline avait répondu : « Non, raisonnablement, madame. Fiez-vous pas à mon embonpoint, c'est héréditaire dans ma famille. » Soulagée, madame Crête lui avait dit qu'elle avait deux fils, Réal et Gabriel. Réal, l'aîné, travaillait avec son père. Non pas comme directeur, mais avec ses deux bras pour les madriers, ses deux mains pour le marteau et l'égoïne. Il avait trente ans et habitait encore à la maison. « Il ne sort pas avec personne, c'est un indépendant », avait ajouté la petite dame revêche. Gabriel, dix ans plus jeune que l'autre, étudiait pour devenir un comptable agréé. Très rangé, plus timide que son grand frère d'après la mère, il habitait aussi à la maison. Pauline aurait donc deux chambres de gars à mettre en ordre chaque jour. Dans son for intérieur, elle s'était dit : « Pourvu qu'y soient pas trop *sloppy* ! »

Et ce n'était pas avec un sourire fendu jusqu'aux oreilles qu'elle avait appuyé sur la sonnette. Des petits pas précipités se firent entendre, le rideau fut poussé et, apercevant Pauline, madame Crête ouvrit la porte pour l'accueillir avec un semblant de sourire.

— Tiens ! Mam'zelle Pinchaud ! Enfin ! C'est à vous tout c'stock-là ?

— Ben… J'ai juste une valise pis deux sacs… C'était permis, non ?

— Oui, oui, entrez, attendez que j'vous aide avec un des sacs, la chambre est grande, vous aurez d'la place. J'ai juste été surprise…

— Vous pensiez quand même pas que j'avais juste ce que j'ai sur le dos pis ma sacoche ?

— Non, non, voyons donc ! Vous êtes pas la première personne que j'engage, mam'zelle Pinchaud.

Ayant entré son « stock », Pauline déposa son sac à main et dit à sa patronne, tout en lui souriant :

— Ça s'rait peut-être plus simple de m'appeler Pauline, vous trouvez pas ?

— Ben… si ça vous dérange pas, j'aimerais mieux ça. J'ai toujours appelé mes servantes par leur p'tit nom.

— Ben, dans c'cas-là, changez pas vos habitudes, madame Crête. Moi, c'que j'aime, c'est de m'sentir à l'aise.

— Pour ça, vous s'rez chez vous ici, mais une servante, c'est pas une visiteuse, vous comprenez ? Faudra pas vous attendre à manger avec nous pis à veiller dans l'salon… C'est pas pour rien que j'vous donne la plus grande chambre.

— J'ai compris, madame Crête, c'est partout pareil. C'est pas la première fois que j'suis servante, vous savez. J'connais les règlements.

— Alors, tout est réglé. Si vous voulez rentrer vos affaires dans vot' chambre, vous aurez tout l'avant-midi pour déballer. Aujourd'hui, j'vous laisse le temps d'vous installer. Après dîner, vers trois heures, quand vous aurez fini, tout c'que j'vous demande, pis juste si ça vous tente, c'est d'laver le plancher du passage. Le reste, ça va commencer juste demain. J'vous dirai au fur et à mesure c'qu'y a à faire comme ménage. Mais juste demain, Pauline. Quoique…

— Y'a-tu d'autres choses pour aujourd'hui, madame Crête ?

— Ben, si c'est pas trop vous demander, la vaisselle après l'souper. Pis, si vous êtes pas trop fatiguée, nettoyer ma chambre de bain privée après que j'me serai trempée dans l'muguet. J'fais ça chaque soir, vous savez.

Pauline avait enfin mis le pied dans la chambre qui lui était désignée et, assise sur le lit, la tête entre

les mains, elle se demandait ce qu'elle avait pu faire au bon Dieu pour mériter un sort pareil. Servante ! Encore servante ! Depuis l'âge de treize ans, elle n'avait été que servante, sauf… Accrochant quelques vêtements dans la garde-robe, sa tête était ailleurs. Elle pensait, elle songeait, il n'y a pas si longtemps, elle aurait cru, elle aurait pu… Puis, les yeux dans la fenêtre où seule une rue quasi déserte s'offrait, elle en vint à se remémorer ce qu'elle tentait de tout son être d'oublier, depuis deux mois et des poussières. Elle avait beau marcher de long en large, jeter un regard sur un tableau qu'elle n'avait pas encore vu, le visage de Sam lui revenait sans cesse. Penaude, triste, elle se culpabilisait depuis qu'elle avait su… Et, sans qu'elle l'ait cherché, de nouveau sur son lit, la tête entre les mains, l'horrible drame refit surface dans sa mémoire. Malgré elle, Pauline allait revivre la plus grande épreuve de sa vie. Aurait-elle souhaité s'en soustraire ce matin-là, que le rideau s'ouvrait de force pour qu'elle regarde bien en face, une fois de plus, la sinistre scène qui l'avait étranglée de remords. C'était le 22 juin, alors qu'elle attendait une réponse à sa lettre en se gavant de *cupcakes*, que le téléphone avait sonné, que Jovette avait répondu et que, peu à peu, pâlissant, s'appuyant contre le mur, Jovette s'était écriée : « C'est pas vrai, maman ? C'est pas possible ! »

Chapitre 1

Pauline avait peine à avaler sa bouchée de *cupcake*. Jovette l'avait sidérée avec son air désespéré. Pour un instant, Pauline avait cru qu'il s'agissait de monsieur Biron. Peut-être était-il mort ? Non ! Jovette n'aurait pas accueilli la nouvelle avec un tel désespoir. L'un de ses frères, peut-être ? Ce qui était curieux, c'était que plus son amie écoutait ce que sa mère disait, plus elle la regardait. Oui, elle, Pauline, écrasée dans son fauteuil. Comme si l'appel, en quelque sorte, la concernait. Jovette écouta jusqu'à la fin sans rien dire et, sur une question de sa mère, sans doute, elle répondit : « Oui, maman, elle est là… » tout en regardant Pauline avec compassion, une larme au coin de l'œil. Debout, la main sur la gorge, Pauline s'écria :

— Qu'est-ce qu'y a ? Ça me concerne, Jovette ? C'est ça, hein ?

Jovette raccrocha, regarda Pauline, se massa le bras et répondit avec le plus grand calme possible :

— Oui, Pauline. Il s'agit de Sam…

— Sam ? Qu'est-ce qu'il a ? Il a parlé de ma lettre à ta mère ?

— Non, Pauline, Sam… Sam est mort.

Pauline blêmit. Pantelante, tenant la colonne du salon à deux mains, elle demanda :

— Mort comment ? T'as dit mort, Jovette ? Ça s'peut pas…

— Écoute, Pauline, ma mère n'invente rien. Samuel Bourque est mort…

— De quoi ? l'interrompit Pauline. Une crise du cœur ? Un accident ?

Jovette prit place sur le divan, Pauline en fit autant.

— Il s'est tué, Pauline, il s'est enlevé la vie, il s'est pendu… parvint à murmurer Jovette, dont la voix tremblait d'émotion.

Pauline crut défaillir. Plus pâle que le rideau blanc cassé du salon, elle se mit à tousser, à reprendre son souffle, puis à éclater en sanglots. Le choc avait été violent. Elle qui attendait une réponse à sa lettre… Jovette la prit par les épaules, la serra contre elle.

— Prends sur toi, Pauline, ce sont des choses qui arrivent.

— Pourquoi ? Pourquoi, Jovette ? Pourquoi y s'est pendu ?

— Lui seul le sait, il n'a laissé aucun mot, on n'a rien trouvé…

— C'est d'ma faute, Jovette ! Si Sam s'est tué, c'est parce que j'l'ai laissé ! C'est d'ma faute ! Pourtant, ma lettre… ajouta-t-elle en pleurant de plus belle.

— Arrête, Pauline, mets-toi pas à l'envers comme ça. C'est pas d'ta faute… Sam avait peut-être d'autres raisons…

— Oui, mais ma lettre, Jovette ? Ta mère t'en a parlé ? Elle sait ?

Jovette lui tourna le dos, regarda par la fenêtre et murmura :

— Sam s'est sans doute tué avant que ta lettre arrive, Pauline. Il l'a jamais eue, jamais lue. D'après ma mère, il était dans un drôle d'état. Y paraît qu'y a fait du grabuge au village…

— Tu vois ? Y'a jamais lu ma lettre… Y'a jamais su que j'voulais revenir. J'suis sûre que si y'avait lu ma lettre… Jovette ! C'est d'ma faute ! C'est à cause de moi que Sam a fait ça ! Avec tout c'que j'lui ai dit… Avec tout c'que j'lui ai fait endurer… J'peux pas l'croire, Jovette. J'l'aimais cet homme-là, j'étais prête à r'tourner…

— Allons, calme-toi pis arrête de t'jeter l'blâme. Sam avait dépéri…

— Tu vois ? Tu l'dis, Jovette ! Sam avait dépéri à cause de moi !

— Aïe, vas-tu finir par m'écouter, toi ? J'te dis qu'y'avait perdu la boule d'après ma mère. Y'a fait du grabuge…

— Quel grabuge ? Lui qui parlait pas à personne… Voyons !

— J'en sais pas plus, ma mère va m'en dire plus long à soir. Un longue distance en plein jour, tu sais… J'vais la rappeler à l'heure du souper.

Pauline, le visage entre les mains, sanglotait sans rien dire. Jovette, voyant que « le choc » se dissipait peu à peu, lui marmonna :

— J'pense que ça va changer tes plans, hein, Pauline ?

— C'est pas l'mot ! Moi qui pensais… Qu'est-ce que j'vais faire astheure ? Pis, quand j'pense à lui… Ça doit jacasser au village ! J'suis certaine qu'on m'pointe du doigt pour c'qui est arrivé. Tu t'rends compte, Jovette ? La veuve qui m'haïssait pour me tuer, le curé, la mère

Gaudrin… S'y fallait que j'me montre la face là… T'es sûre que tu pourrais pas avoir d'autres nouvelles avant à soir ? Si t'appelais Ti-Guy, Jovette ?

— Non, pas lui, pas au magasin. J'vais plutôt rappeler ma mère vers deux heures. Ça coûtera c'que ça coûtera, mais le père sera pas là, elle va être plus libre pour parler. J'voulais qu't'encaisses le coup avant, tu comprends ? J'pouvais pas aller plus loin. J'suis sous l'choc moi itou…

— J'ai encaissé, Jovette, pis j'veux en savoir plus long. J'tiens pas à avoir sa mort sur la conscience, moi. Si ça m'regarde pas, ça va m'soulager, ajouta Pauline, déjà plus détendue.

— De toute façon, on peut rien faire, Pauline. On est loin d'tout ça à Montréal. Ça fait longtemps qu'on n'est plus là, nous autres.

— Oui, pis t'as raison, j'm'en fais peut-être pour rien, Jovette. Jamais j'croirai qu'un homme en arrive à s'tuer pour une fille. Y'avait perdu la boule, tu dis ? Y'était peut-être devenu fou. À son âge, ça arrive ces choses-là… Mais, ça m'fait d'la peine. C'était un bon diable, y'avait l'cœur sur la main…

Et pour se donner bonne conscience, Pauline s'empara d'un Kleenex et se moucha bruyamment.

Vers deux heures de l'après-midi, ce même jour, Jovette insista pour que Pauline aille boire un *Coke* au restaurant du coin. « Le temps d'parler à ma mère sans qu'tu m'interrompes », lui avait-elle dit. Pour ajouter : « Donne-moi trois quarts d'heure pis r'viens. J'te conterai en détail c'qui s'est passé. » Pauline partit en maugréant quelque peu et, une fois seule, Jovette appela d'abord son amie Carmen à la manufacture. Pour Jovette, c'était une journée de congé que le *boss* lui devait pour du temps supplémentaire, mais Carmen était dans sa

comptabilité depuis le matin. Jovette lui raconta brièvement ce qui s'était passé et l'autre, contrariée, lui répliqua : « J'espère qu'on va pas l'avoir sur les bras, elle, avec tout ça ! » Jovette la rassura, lui promit de trouver une solution d'ici leur déménagement et, soulagée, Carmen lui répondit :

— J'ai hâte qu'on soit dans notre maison, tu peux pas savoir comment !

— Moi aussi, Carmen, et j'suis contente que la mauvaise nouvelle arrive un jour de congé. Ça va m'permettre de m'virer d'bord assez vite avec Pauline. Là, j'appelle ma mère, j'vais tout apprendre pis j'vais affranchir Pauline juste après. N'empêche que c'est d'valeur pour le vieux. J'suis sûre que c'est à cause d'elle qu'y a fait ça. C'était un bon gars, c'est elle qui l'a rendu au boutte ! Elle l'a pas mal magané avant d'partir. J'suis certaine que c'est elle qui l'a rendu fou !

— Qui d'autre ? Fais-moi pas dire c'que j'pense d'elle, pis vire-toi pas les sangs avec ça, Jovette. Appelle ta mère, va aux nouvelles, avertis Pauline pis arrange-toi pour qu'a décampe avant septembre. Une vraie sangsue, celle-là !

— Inquiète-toi pas avec ça, Carmen, j'ai mon idée, j'vas la caser. Bon, j'te laisse, passe une bonne journée, ma grande.

— Toi aussi, ma chouette, pis à ce soir. On soupe au restaurant, oublie pas.

Jovette regarda sa montre et s'empressa de téléphoner à sa mère avant que Pauline revienne du restaurant du coin. Madame Biron, en l'absence de son mari, put converser plus librement. Elle lui narra le périple de l'ermite au village sans omettre le moindre détail. Elle lui confia que le curé Talbert avait été apostrophé, que Ti-Guy en avait pris pour son rhume, que le conseiller du maire avait su que sa femme et le petit

Gaudrin s'envoyaient en l'air puis, hésitante, elle confia à voix basse à sa fille que Sam avait invectivé son père au sujet de la liaison qu'il entretenait avec elle. Jovette, plus morte que vive, plus blême que Pauline avait pu l'être, demanda à sa mère :

— II... Il lui a tout dit, maman ? Le père a dû perdre la face...

— Il lui a reproché ses actes devant ton frère, Jovette. Depuis deux jours, Gérald veut plus travailler avec lui au garage. Pis ton père sait qu'y me l'a dit, y'a la tête entre les deux jambes...

— Maman ! Sois honnête ! lança Jovette. Tu l'as toujours su !

— Oui, c'est vrai, mais qu'est-ce que j'pouvais faire ? T'as été témoin de certaines raclées, non ? J'ai déjà menacé d'le quitter, Jovette ; j'ai tout fait pour te sortir de ses griffes mais, à chaque fois, j'encaissais ses coups et comme j'étais démunie, sans argent, dépendante de lui... Si tu savais comme ça me faisait mal de savoir qu'y abusait de toi. Si seulement tu savais... Ç'a été ma plus grande douleur de mère, Jovette, même si y m'disait en dernier que t'étais *willing*, que ça payait pis qu'tu couchais avec tout l'monde.

— J'avais pas l'choix, y m'forçait ! C'est sûr que j'aurais pu partir avant, niaiseuse que j'étais, mais comme toi, maman, j'en avais peur. J'ai eu peur de lui jusqu'au jour où ses écœuranteries me sont sorties par les oreilles. Tu comprends ? J'en pouvais plus d'être la pute du village, de vivre dans une grange, d'être une traînée comme y disait. Là, j'ai une autre vie, j'fais d'l'argent pis j'veux plus jamais le r'voir de ma chienne de vie ! Y peut crever, ce sera un bon débarras ! Mais, dis-moi, le village a pas su toujours, pour lui pis moi ?

— Non, heureusement. Sam l'a apostrophé devant ton frère seulement. Y'a été chanceux en verrat, Jovette !

Y'aurait pu être montré du doigt pour le restant d'ses jours.

— Pis moi avec, maman… Y'aurait été assez écœurant pour leur faire croire que c'était moi qui sautais sur lui !

— Enfin, là, j'sais pas c'qui va arriver. Hier, y'a dit à ton frère qu'y sacrerait peut-être le camp d'icitte, qu'y s'en irait ouvrir un garage ailleurs… Pis ça m'dérangerait pas, Jovette, ça s'rait même une bénédiction ! Si c'est le cas, Gérald va prendre la relève au garage pis initier le p'tit dernier dans la même ligne. À eux deux, ça marcherait pis, comme y veulent s'occuper d'moi…

— J'te l'souhaite, maman ; j'espère qu'y va décrisser loin d'la famille, lui ! Pis, t'en fais pas, j'suis là pour voir à c'que tu manques de rien, moi aussi.

— Dis donc, j'veux pas être indiscrète, mais t'as quelqu'un dans ta vie, Jovette ?

— Heu… non… Pas encore. J'travaille comme une folle, j'monte en grade… J'veux pas d'homme pour l'instant. J'ai une bonne amie d'fille qui va partager la moitié du prochain loyer avec moi.

— Tu déménages ? Tu m'avais pas dit ça !

— Ben, on a acheté une maison, Carmen pis moi. Elle aussi, est seule à Montréal. Est pire que moi, a l'a pas d'famille. À nous deux, on va la payer vite, c'te maison-là. J'suis en train de m'placer les pieds, la mère. D'ici un an ou deux… Tu vas voir !

— Pis Pauline, qu'est-ce qui va arriver avec elle ? Tout l'monde sait qu'a voulait r'venir, Gertrude a ouvert sa lettre, la Gaudrin l'a lue, Hortense la sait par cœur, le curé aussi. Mais lui, j'pense qui veut changer d'paroisse. Y dit qu'y veut s'rapprocher d'sa famille, mais paraît qu'l'ermite l'a pas manqué lui non plus. J'sais pas c'qu'on lui a dit, mais l'enfant d'chœur sert plus la messe.

Suite de *L'Ermite*

Ébranlée par la mort tragique de Sam, Pauline voudrait continuer de vivre aux crochets de son amie Jovette, mais cette dernière la somme de se trouver un emploi de servante. D'une maison à l'autre, et sans cesse en quête d'amour, Pauline réussit à convaincre sa sœur de la prendre avec elle à Saint-Lin. Là, une autre vie s'amorce : de merveilleuses retrouvailles, un mariage, une séparation, et ce fils dont la belle-mère s'empare...

Pauline revient en ville où les boulots se succèdent, plus infâmes les uns que les autres. Mal dans sa peau, malheureuse, cherchant sa part de bonheur, elle chemine au gré d'un mince espoir anéanti par la grotesque image d'elle-même que lui renvoie son miroir. Pauline Pinchaud est-elle en train de payer pour toute la peine causée à Sam, l'homme qui l'a aimée jusqu'à se tuer pour elle ?

Natif de Montréal, Denis Monette est un véritable maître des best-sellers, qui a vendu à ce jour plus d'un million d'exemplaires et dont le lectorat ne cesse de croître. De ses recueils de billets jusqu'à son plus récent roman, en passant par le récit de son enfance et son autobiographie, on ne peut qu'être touché par la sensibilité de ses nombreux écrits, qui vont droit au cœur.

Groupe Livre Québecor Média

ISBN 978-2-89722-047-1

9 782897 220471